

NOTE D'INTENTION _ Pas d'eau au bord de la piscine

« Une maison brûle mais elle n'intéresse personne. Par contre, à cinquante mètres de là, on regarde les maisons brûler sur l'écran d'une télévision. La civilisation de l'image est à son apogée » écrit Romain Gary dans Chien Blanc.

Face à la crise climatique, la France est le 3ème pays le plus vulnérable en Europe. Si le réchauffement climatique est entré dans notre quotidien, cela n'a eu comme conséquence que de nous entraîner à l'indifférence et au cynisme. Le scénario a donc été inspiré par les événements d'actualité, en particulier, par un épisode dont la vidéo a circulé sur les réseaux : le 12/07/24, alors qu'Athènes était immergée dans une immense nuage causée par les incendies incontrôlables, un groupe de touristes, entouré par la fumée, continuait paisiblement ses vacances dans la piscine d'un hôtel de luxe, comme si de rien n'était.

Entre drame surréaliste et comédie grotesque, le court se propose d'analyser le mécanisme psycho-comportemental du déni qui, poussé à ses dérivés surréalistes, maintient les personnages dans un véritable état d'anesthésie. L'altération du rapport avec le monde est le sujet au cœur du court-métrage.

Les Personnages :

Le phénomène du déni est incarné et décliné sous différentes formes dans les quatre personnages : l'indifférence cynique et pragmatique d'Anne ; le nihilisme de Philippe qui, via ses monologues autant prétentieux que vides, passe son temps à justifier philosophiquement son inactivité ; le fatalisme de Maria, personnage fantomatique, silencieux et observateur, qui s'avère être le seul doué d'une certaine clairvoyance tout en restant complètement impuissant ; et, pour finir, Paul, l'inepte, accablé par les événements dont il est le seul à s'apercevoir tout en n'arrivant pas à en donner une signification.

Dans la villa, le rapport avec le monde ne se fait que via le filtre d'une représentation (l'écran de la télé ou la peinture). L'incapacité de se relationner avec la réalité cause un véritable aveuglement chez les quatre amis : Anne nage sereinement dans la piscine recouverte de cendres ; Maria annonce avec indifférence qu'il n'y a plus d'eau ; Philippe déclare qu'il faut pas donner trop d'importance à la réalité qui n'est qu'une convention, consomme quotidiennement de l'alcool, seul liquide disponible dans la villa, puis se met à bronzer sur le transat en toute quiétude entouré par la fumée des incendies et de sa cigarette.

Paul est le seul à garder une certaine ouverture vers un monde qui, pourtant, lui échappe : on le verra chercher fébrilement le lien entre l'image représentée dans la peinture et les incendies visibles à l'horizon ou encore s'inquiéter et être presque obsédé par les cendres qui se déposent dans la villa et sur le corps d'Anne.

Les dialogues :

Le long du récit, les dialogues ne font que tourner en boucle jusqu'à épuiser toutes possibilités de communication. Ma volonté est de briser le langage fonctionnel en mettant les dialogues eux-mêmes aux service du dispositif de déni.

Le seul moment où Paul essaie de communiquer véritablement avec le groupe, en partageant ses peurs et son bouleversement, il est immédiatement privé de toute possibilité de parole par l'intervention d'Anne, qui lui demande : « C'est tout ? », banalisant ainsi sa confession et lui ôtant l'espace pour s'exprimer.

La villa et les incendies :

La villa, jardin y inclus, s'impose comme lieu de refoulement unique dans lequel se déroule l'intégralité de l'histoire.

J'aimerais un décor en style coloniale assez décadent présentant des forts contrastes entre, par exemple, les murs craquelés, fissurés, et les précieuses peintures accrochées ou simplement posées au sol. Un sens d'abandon qui devrait résonner avec l'oubli du monde qui anime les personnages.

En travaillant sur le mécanisme de négation, j'ai imaginé la villa comme un huis-clos, une prison dorée, à la fois coupé du et excluant le monde (réel) externe. Tout comme les incendies, omniprésents mais jamais directement visibles, la réalité reste donc en dehors du cadre afin de suggérer un au-delà des limites de l'espace représenté et de la perception des quatre personnages : on ne les verra jamais quitter la villa et la seule interaction avec un habitant du village se fera en voix-off.

Il y a un univers qui ne se révèle pas complètement, qui s'impose sans présence directe : les incendies se manifestent via leurs résidus (la fumée, les reflets, les cendres, le crépitement) en entraînant une dégradation de la vie des quatre amis, à la fois au niveau matériel (le manque d'eau, la fumée de plus en plus épaisse qui les entoure, les cendres qui commencent à recouvrir toute chose) et psychologique (l'état paranoïde de Paul).

Ce sentiment de réduction de l'espace visuel sera exacerbé par le choix du format 4/3 : la réalité, niée par les personnages, sera aussi exclue au regard du spectateur.

Mise en scène et réalisation :

L'inactivité des quatre amis se traduit visuellement par une prédominance de plans fixes et de lents panoramiques traversant les espaces vides de la villa et ayant s'appuyer sur un visage ou un morceau de corps. Via une temporalité contemplative, le montage se propose de soutenir et alimenter l'étrange flottement qui plane dans la villa, tout en soulignant l'inertie des personnages.

La mise en scène s'inspirera aux principes d'anéantissement psychologique dont la source d'inspiration est la weird wave grecque : le Lanthimos d'Alps et Dogtooth, Attenberg de Athina Rachel Tsigari ou encore, les films de Makridis et Nikou.

En résonance avec cette esthétique, j'imagine travailler sur la présence plastique des corps, chorégraphiés dans l'espace dans toute leur rigidité. En plus, je souhaite privilégier un cadre qui fragmente les corps, en mettant l'accent sur le côté abstrait de la composition.

Au niveau chromatique, le court-métrage se propose de garder un certain naturel des couleurs en accentuant celles qui identifient les phénomènes naturels (les bleus de l'eau, les rouges/oranges des reflets des incendies) tout en conservant un contraste équilibré.

Conclusions :

En faisant primer l'atmosphère sur l'action, *Pas d'eau au bord de la piscine* se propose de mettre en scène la déresponsabilisation aveugle et l'indifférence propres à la société contemporaine afin d'ouvrir à une réflexion active sur la complicité, consciente ou pas, face à un système économique, politique, social et existentiel destructeur.

J'espère donc que mon histoire pourra s'adresser à tous ceux qui s'interrogent sur la difficulté de rester en vie et de garder son intégrité au sein d'une société inégale et abusive qui est la nôtre.